

L'organicisme

Moment dépassé de l'histoire des théories bio-médicales, l'organicisme fut l'enjeu d'une vive controverse de la première moitié du 19^e siècle opposant l'École de Paris à celle, plus ancienne, des vitalistes de l'École de Montpellier. L'acuité philosophique de la querelle du principe vital, sur laquelle Flaubert s'était beaucoup documenté, donne ainsi le vertige à Bouvard et Pécuchet, protagonistes éponymes d'un roman inachevé. Le nom du nouveau système est attribué au médecin Léon Rostan (1790-1866) et attesté par la seconde édition de l'Exposition des principes de l'organicisme en 1846 qui connut un grand succès. Un compte rendu des Archives générales de Médecine résume l'apport de Rostan de façon laconique : « *Organes sains, fonctions saines ; organes malades, fonctions malades, voilà toute la médecine* ». Plus incisif, le Dictionnaire historique des médecins célèbres des éditions Larousse identifie l'organicisme au matérialisme médical présenté sous son aspect le plus réducteur : « *théorie qui nie toute propriété vitale hors de la matière organisée. Il n'y a que les organes et leurs fonctions* ». Dans ce contexte historique, l'organicisme ne fut d'abord qu'une école hétérodoxe à l'assaut des doctrines spiritualistes dont la médecine était encore le champ de bataille, avant qu'elle ne souscrive au modèle anatomo-pathologique qui forme la référence dominante aujourd'hui, sauf en psychiatrie. À la différence de l'approche analytique de ses rivaux, le vitalisme allègue la spécificité des phénomènes vitaux irréductibles à tout substrat matériel ou mécanisme physico-chimique. L'unité prégnante et l'harmonie spontanée de l'être vivant plaident pour un principe vital, recoupant le sens étymologique de l'âme, « *ce qui anime* ». Paradoxalement, l'organicisme doit son succès à une extrapolation de l'idée d'organisme empruntée au vitalisme et non au courant biomédical du même nom. Mais il désigne d'abord une analogie comparant des notions abstraites comme la société et l'État, ou des réalités historiques, comme les nations et leurs institutions, à des êtres vivants, ce qui suggère la commensurabilité du monde de la culture et de celui de la vie. Dans *Les Métaphores de l'organisme*, Judith Schlanger souligne l'étonnante pérennité de cette figure du discours : « *Sous sa forme la plus générale, cette métaphore est une donnée permanente de la pensée politique ; c'est une formule qui s'est toujours employée* » (Schlanger, 1995, p.31). Une clé de cette exportation incongrue réside dans l'intérêt, voire la fascination, que l'être vivant a toujours suscité. Ainsi Platon confirme ce statut privilégié en assimilant, dans le *Phèdre*, le discours parfait de la rhétorique à un corps complet et harmonieux. En politique, cette métaphore peut se repérer également très tôt, comme en témoigne Diogène Laërce, doxographe des philosophes de l'Antiquité, qui résume la conception du monde des premiers Stoïciens au livre VII des *Vies et opinions des philosophes* : « *Le monde est un vivant raisonnable, doué d'une âme et intelligent : c'est ce que disent Chrysippe au premier livre « De la Providence », Apollodore en sa « Physique » et Posidonius ; vivant (c'est-à-dire doué d'une âme et du pouvoir de sentir) parce que le vivant vaut mieux que le non-vivant ; or rien ne vaut mieux que le monde ; donc le monde est un vivant ; il est doué d'une âme comme il est manifeste d'après notre âme qui est un fragment issu de celle-là* ». Ce passage met en évidence la valorisation du vivant qui sous-tend toutes les figures de l'organicisme. D'autre part, la comparaison du monde avec un animal procède d'une argumentation rationnelle, d'une démonstration. En l'occurrence, la référence au vivant permet donc de se représenter une idée-limite, celle de cosmos. De façon très éclairante, Judith Schlanger formule l'axe général de la « vision organique » : « *Le vivant est le grand paradigme. Le schème de la vie sert de référence à l'être* » (Schlanger, 1995, p.87). Le rapprochement de la totalité organique avec la cité et l'État remplit la même fonction et supplée l'ontologie qui manque intrinsèquement au discours politique. Dans les *Entretiens d'Épictète* (1^{er} siècle ap. J.C.), l'analogie explicite du citoyen avec un organe corporel intervient afin de signifier la prépondérance de la solidarité et de l'intérêt général, bien avant que Léon Bourgeois et Léon Duguit ne théorisent ces notions : « *En outre, tu es un citoyen et une partie du*

monde, non une partie destinée à servir, mais une partie maîtresse : car tu as conscience du gouvernement de Dieu, et tu te rends compte de l'enchaînement universel. Que promet un citoyen ? De n'avoir aucun avantage propre, de ne décider de rien comme s'il était isolé, mais d'agir comme une main ou un pied qui sauraient raisonner et auraient conscience de l'organisme naturel dont ils sont des parties, c'est-à-dire de n'avoir jamais aucune volonté, aucun désir qu'ils ne rapportent à l'ensemble ». Plus troublante est la référence organique de nombreux théoriciens du domaine socio-politique, dont voici quelques exemples : l'histoire (Hegel), l'État (Fichte, Schelling), les nations (Herder), le droit (Savigny), l'humanité (Saint-Simon), la langue (Humboldt), la société (Spencer, Comte), l'économie (Marx), les civilisations (Spengler). La diversité des auteurs montre que cette conception forme moins une famille doctrinale qu'une vaste nébuleuse traversant les siècles. Sur fond de métaphore pérenne, on peut distinguer néanmoins deux moments théoriques intenses. Tout d'abord, « la bio-philosophie romantique » (Schlanger, 1995) représentée par Herder (1744-1803) et Schelling (1775-1854) qui inspirent le courant du romantisme politique (Novalis, Schlegel, Müller, etc.) interprété par l'historien Jacques Droz comme un rejet du rationalisme des Lumières et de la Révolution française (Droz, 1966). D'autre part, la « protosociologie » (Blanckaert, 2004) des fondateurs de la science de l'homme et de la société que sont Saint-Simon (1760-1825) et Comte (1798-1857). Parvenue à une phase moins spéculative et plus empiriste à la fin du 19^e siècle, la sociologie continue de souscrire au naturalisme patrimonial, comme en témoigne Durkheim, dont les premiers textes s'appuient sur la critique d'épigones de l'organicisme, ainsi que Dominique Guillo l'a justement remarqué (Guillo, 2006). Le postulat d'un ouvrage de Ludwig Gumplowicz concevant la société comme une force est ainsi sévèrement récusé : « *Mais n'est-ce pas admettre je ne sais quel principe social, fort analogue au principe vital d'autrefois, quoique moins scientifique encore* » (Durkheim, 1885). Pourtant, en 1904-1905, Durkheim donne un cours à la Sorbonne sur l'histoire de l'enseignement secondaire, intitulé L'Évolution pédagogique en France, où il inscrit les transformations de « l'organisme scolaire » dans la longue durée d'un cycle vital. Pour comprendre cette tension que l'on pourrait illustrer par de nombreux exemples du même auteur, il faut rappeler que le 19^e siècle voit l'essor des sciences de la vie par des découvertes et des théories majeures, comme celle de Louis Pasteur (1822-1895) Claude Bernard (1813-1878) et surtout de Charles Darwin (1809-1882), dont la théorie de la sélection naturelle connaîtra une incidence considérable à travers le « darwinisme social ». Dans cette mouvance, l'œuvre d'Herbert Spencer (1820-1903) revendique l'établissement des lois de l'organisme social, dont l'inflexibilité justifie en l'occurrence un individualisme anti-étatiste. La biologie prend donc une part déterminante dans la légitimation de l'organicisme qui, de vision du monde teintée de mysticisme chez les philosophes romantiques, se prévaut ensuite d'une lecture scientifique de la société. Ce tournant de la sociologie a fait l'objet d'une étude précise de Claude Blanckaert, qui, dans *La Nature de la société*, montre le rôle déterminant de l'organicisme dans l'affirmation d'une science de la société revendiquant son autonomie épistémologique : « *Par convergence de but et de moyen, la sociologie rencontre le paradigme de l'organisation. Elle prend l'épithète de « biologique ».* Elle s'agglomère avec l'histoire naturelle jusqu'à former avec elle une doctrine connue depuis lors sous le nom « d'organicisme » » (Blanckaert, 1997, p. 8). On peut donc avancer que ce modèle, aussi embarrassant soit-il pour notre conception de la rationalité réflexive et critique, a longtemps représenté et véhiculé l'idéal de la synthèse scientifique. Aussi Claude Blanckaert met-il justement en exergue « *la diffusion magistrale d'une authentique culture organiciste dont on trouverait autant de ramifications en architecture, en philosophie et surtout en linguistique* » (Blanckaert, 2004, p. 10). L'étude de Judith Schlanger confirme également l'effet intégrateur du modèle organiciste dans le cadre d'une philosophie de la vie. Elle souligne en effet la « puissance de rationalisation » du langage de l'organisme qui ne dissocie jamais « le sens et le savoir » (Schlanger, p.47). Le fait que l'organicisme nous apparaisse aujourd'hui tel un cas notoire « d'idéologie scientifique », selon l'expression de Georges Canguilhem, ne soit donc pas occulter la fécondité et la pertinence de la problématique qui s'attache à surmonter le grand dualisme de la nature et de la culture. Il convient cependant de noter, avec Claude Blanckaert, que le dialogue de la biologie et de la sociologie, à laquelle s'ajoute la politique, est devenu très équivoque. Le réductionnisme

biologique représente bien sûr le risque latent d'une telle rhétorique, et les métaphores organiques révèlent alors un déficit de rationalité devant des problèmes sociaux complexes, plutôt qu'elles ne jouent un rôle heuristique, comme ce fut le cas pour les sciences sociales naissantes. Le titre d'une publication de l'UNESCO de 1960, *Le racisme, cancer social de notre temps*, montre les limites, voire l'effet contre-intuitif, d'analogies cliniques très contestables. Dans le même registre, citons cet étonnant propos d'Emmanuel Berl retraçant le revirement idéologique de son ancien ami Drieu La Rochelle dans *Présence des morts* (1956) : « *L'antisémitisme l'avait pris, vers 1934, comme un diabète* », image qui suggère l'absence de responsabilité d'un écrivain suppôt d'une doctrine de haine dans un contexte où le retour à la pureté de la race aryenne devenait une politique. Dans *Quelques réflexions sur la philosophie de l'hitlérisme* (1934), Lévinas réfère aussi la conception de l'homme en train de triompher à un rapport « d'enchaînement » au corps : « *Les mystérieuses voix du sang, les appels de l'hérédité et du passé auxquels le corps sert d'énigmatique véhicule perdent leur nature de problèmes soumis à la solution d'un Moi souverainement libre* ». Dans la mesure où l'organicisme a donc formé le dénominateur commun de plusieurs doctrines nationalistes, dont la plus furieuse fut celle du national-socialisme nazi, la suspicion politique s'est greffée sur la critique épistémologique. Ainsi pour l'historien Zeev Sternhell, spécialiste de Maurice Barrés et des origines du fascisme français que représente selon lui le régime de Vichy, la fin du 19^e siècle européen est marquée par un tournant idéologique dont l'organicisme est l'embrasseur : « *Les forces irrationnelles apparaissent comme la seule source créatrice d'énergie, les seules capables d'engendrer l'enthousiasme et la grandeur, de libérer l'homme de la médiocrité et de la sécheresse de la vie intellectuelle* » (Sternhell, 1985, p.9). Un déterminisme biologique devient le dogme politique central, que l'on trouve en effet chez Maurice Barrés dans *Scènes et doctrines du nationalisme* (1902) : « *C'est ma filiation qui me donne l'axe autour duquel tourne ma conception totale, sphérique de la vie* ». Comparant le « classicisme français » à l'épine dorsale de son identité personnelle, il écrit : « *Je parle d'épine dorsale, et ce n'est point une métaphore, mais la plus puissante analogie. Une suite d'exercices multipliés à travers les siècles antérieurs ont fait l'éducation de nos réflexes* ». L'atavisme qui permet d'exalter les qualités de la nation française résolument confondue avec un grand corps réinterprète ainsi le politique à l'aune d'un organicisme qui a perdu toute innocence. Ces arguments convergents doivent-ils mener à une incrimination univoque de l'organicisme, référence omniprésente des Conceptions politiques nationalistes, inégalitaires et eugénistes, ainsi que du racisme doctrinal de générations d'anthropologues ? Claude Blanckaert répond clairement à cette interrogation légitime : « *La race, l'hérédité, les stigmates de déchéance, les inégalités congénitales n'appartiennent pas au sociolecte organiciste* » (Blanckaert, 2004, pp.74-75). Judith Schlanger clarifie aussi cette question en rappelant la teneur imaginaire de l'organicisme : « *L'organisme politique peut être le lieu de tous les régimes politiques concrets, ou plus exactement, cette notion peut être le lieu de tous les types de rêveries sur les régimes* » si l'on peut donc affirmer que l'organicisme se distribue sur tout le spectre des idéologies et des positions politiques, des socialistes utopistes jusqu'aux droites nationalistes, auxquelles il faut ajouter le totalitarisme depuis les analyses de Claude Lefort dans *L'Invention démocratique*, nous retiendrons surtout, pour conclure, le rôle paradoxal que tient l'organicisme dans toute la pensée politique, tout à la fois structurant et supplétif, puisqu'il permet de se représenter l'irreprésentable du lien social et de l'unité de la cité.

BIBLIOGRAPHIE

BLANCKAERT C. La Nature de la société. Organicisme et sciences sociales au XIXe siècle. Paris, L'Harmattan, « Histoire des sciences humaines » 2004.

DROZ J. Le Romantisme allemand et l'État. Résistance et collaboration dans l'Allemagne napoléonienne. Paris, Payot, Bibliothèque historique, 1966.

GRANGE J. « Du corps politique à l'organisme social » Revue Internationale de philosophie, 1998, vol. 52, n° 203 pp. 95-110.

GUILLO D. « La place de la biologie dans les premiers textes de Durkheim : un paradigme oublié ? » Revue française de sociologie, 47-3, 2006, pp.507-535.

SCHLANGER J. Les Métaphores de l'organisme Paris, L'Harmattan, « Histoire des sciences humaines » 1995.

STERNHELL Z. Maurice Barres et le nationalisme français, Paris, éd. Complexe, 2eme éd. 1985.